

Québec français

Quatre utopies québécoises

Georges Desmeules

Les jeunes et la lecture
Number 104, Winter 1997

URI: id.erudit.org/iderudit/57689ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN 0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desmeules, G. (1997). Quatre utopies québécoises. *Québec français*, (104), 81–84.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1997. This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org



Illustration :
Évelyne Butt.

Quatre utopies québécoises

par Georges Desmeules



Depuis quelques années, le terme « utopie » apparaît régulièrement dans les analyses de certains romans québécois du XIX^e et du début du XX^e siècle. L'exemple le plus probant est sûrement le roman *Jean Rivard, le défricheur* suivi de *Jean Rivard, économiste*, que Robert Major présente comme une utopie « profondément américaine » (p. 251).

Incidemment, cette relecture semble avoir donné une nouvelle vie à ce roman, le présentant comme une œuvre « moderne », annonciatrice des changements plus ou moins tranquilles à venir. Par contre, il est inexact de voir ici une occurrence unique et isolée de l'utopie dans notre paysage romanesque, puisque ce texte rappelle d'autres romans québécois du siècle dernier qui traduisent des caractéristiques similaires. L'objectif du présent article consiste ainsi à mettre en lumière une veine utopique, qu'on reliera à un courant anglo-saxon, et qui traverse l'imaginaire québécois du XIX^e siècle, à l'aide de quatre exemples : *Jean Rivard* (1862) d'Antoine Gérin-Lajoie, *Charles Guérin* (1852) de P.-J.-O. Chauveau, *Robert Lozé* (1903) d'Errol Bouchette et *Pour la patrie* (1895) de Jules-Paul Tardivel.

On le constate, ces œuvres ne seront pas présentées dans l'ordre chronologique, mais bien de façon à illustrer une première hypothèse, qui guidera nos analyses. Il existerait un désir latent, très « moderne », même chez les auteurs les plus réactionnaires, de présenter une vision dialogique du monde, tout simplement parce qu'ils utilisent la forme romanesque, mo-

derne par définition. Dans le cas présent, les auteurs décrivent un lieu idéal, pour dénoncer les imperfections de leur présent, bien sûr, mais peut-être aussi pour témoigner de leurs craintes à l'égard d'un futur qui ne pourra manifestement pas se conformer à leur version du progrès.

Précisons également la définition du terme « utopie »

auquel nous faisons référence. Ce terme désigne, selon Guy Bouchard, « une fiction qui met l'accent sur le thème socio-politique dans sa version idéalisée, positive ou négative [...] Nous appellerons *eutopie* l'utopie positive, et *dystopie* l'utopie négative » (Bouchard, p. 184-185). On comprend donc les liens qu'entretiennent ces romans avec la littérature d'antici-

tion, à peu près absente par ailleurs à cette époque chez nous, mais qui contribue à faire la promotion de nouvelles idées et d'innovations techniques et sociales.

Jean Rivard ou des nouvelles de nulle part

La mort de son père force Jean Rivard à regarder l'avenir en face. Les postes de professionnels sont rares (voire inexistant) en ville ; il n'y a plus de bonnes terres à la campagne, et la vocation tarde à se manifester... Le jeune homme consacre donc son héritage à l'achat d'un lot de terre non défrichée, quelque part dans le comté de Bristol. Cette solution, littéralement providentielle, n'a pour lui que des conséquences positives, puisqu'il y découvre un lieu de vie idéal et que son travail lui procure bien vite la prospérité. Il peut, dès lors, recevoir Louise Routier avec qui il se marie et fonde, en plus d'une famille, une ville véritable, Rivardville. Il en devient maire et, brièvement, le député du comté où s'allient les vertus simples qu'offrent la religion et les avantages de l'industrie.

Ce bref résumé illustre quelques-uns des aspects marquants du projet utopique décrit dans *Jean Rivard*. Il s'agit d'abord de découvrir un lieu suffisamment éloigné pour être exempt des contingences du quotidien urbain. Ce lieu en quelque sorte imaginaire sert de creuset à l'alliage de deux réalités antinomiques : la vie rurale catholique et l'industrie urbaine échappant au contrôle religieux. Cette vision utopique est également mise en relief par les rapports épistolaires entre Rivard et un ami resté en ville, Gustave Charmenil, dont le nom évoque clairement le peu d'attrait de la vie que ce dernier a choisie, mais qui correspond pour

tant à la condition réelle de plusieurs jeunes gens instruits d'alors.

Les craintes que la réalité du dehors contamine Rivardville se concrétiseraient donc ici ; Charmenil, le seul véritable témoin du développement de Rivardville, ne peut y accéder, vu le caractère utopique de l'endroit. D'ailleurs, cette vision d'un avenir de rêve pour les jeunes diplômés sans emploi cache peut-être quelque chose de subversif derrière ses apparences par trop paradisiaques.

En effet, la vie idyllique que mène Jean Rivard, avec sa famille et ses concitoyens modèles, cache son incapacité à se mêler au « vrai » monde, comme en témoigne son dégoût pour le véritable engagement politique (il revient après un seul mandat à l'Assemblée législative, convaincu que cette existence ne lui convient pas). De même, la vie à Rivardville se déroule dans un bonheur sans passé ni futur, c'est-à-dire sans mémoire. Enfin, la servilité manifeste des autres habitants de l'endroit, acceptant que leur bonheur soit lié à celui de leur maire et mentor, paraît un peu suspecte. L'exemple de Pierre Gagnon, l'unique compagnon de Jean Rivard à son arrivée sur ses terres, est révélateur à cet égard, car il n'est qu'une paire de bras utiles en temps opportun et il ne manifeste aucun désir individuel.

Bref, cette vision de l'avenir possède peut-être son côté dystopique, car tout ceci fait de Jean Rivard une sorte de gourou ou de dictateur, destiné à plaire aux autorités religieuses, capable de faire frémir des lecteurs actuels, plus sensibles aux libertés individuelles, comme l'étaient (sait-on jamais) les très nombreux jeunes étudiants, récipiendaires du roman *Jean Rivard* en tant que prix scolaire, et représentants de l'élite d'une

société à qui on réservait souvent les meilleures places.

Charles Guérin ou le mythe de l'homme nouveau

Cet autre orphelin de père, antérieur à Jean Rivard, se demande où se trouve sa place dans le monde. Si le précédent roman escamote cette interrogation, le présent l'hypertrophie. Charles Guérin devra ainsi vivre une série d'épreuves, commettre des bévues risibles, avant de « renaître » prêt à fonder sa propre eutopie. Étudiant en droit, Charles Guérin choisit mal ses compagnons. Il se retrouve bientôt le jouet des ambitions qu'entretient Wagnaër pour la demeure familiale des Guérin. Ce financier se sert d'abord de sa fille Clorinde pour appâter le naïf Charles avant de le compromettre en lui faisant endosser un billet garantissant un prêt de 50 louis. Cette signature cause la ruine familiale et force la vente de leur demeure, que Wagnaër s'empresse d'acheter pour une somme dérisoire. Peu après, la mort de sa mère laisse Charles à peu près seul au monde. Mais la providence veille puisqu'il retrouve alors son frère Pierre, qu'il croyait disparu lors d'un naufrage. Tous deux fondent ensuite une nouvelle paroisse, pour retenir certains jeunes désireux d'émigrer aux États-Unis.

Derrière ce roman d'apprentissage débouchant sur la création d'un monde eutopique se cache une vision étonnante du rêve américain tel qu'il devrait être vécu par les jeunes Canadiens français. En effet, on y découvre une illustration de l'encombrement des professions libérales, mais la solution proposée est tout aussi intenable que la réalité décriée, car la paroisse se trouve unie autour d'un projet religieux et à peu près autarcique. En revanche,

une interprétation un peu cynique du roman permet de voir en Wagnaër, qui demeure impuni, le véritable modèle à suivre, puisqu'il parvient à ses fins à coup de finesse et d'intelligence et qu'il agit de façon typiquement américaine, toujours à la recherche du profit. La fin du roman montre d'ailleurs un Charles Guérin qui a bien appris sa leçon, car le narrateur présente ainsi son mode de gestion de la paroisse :

Charles avait senti, dès le commencement, que le plus grand écueil de sa colonisation serait la jalousie que lui et ses proches pourraient inspirer. Il n'a jamais voulu [...] d'aucune des charges et des dignités locales [...] il a laissé nommer à toutes ces fonctions les habitants les plus respectables. Il y gagne qu'on ne fait rien sans le consulter, et qu'on ne prend guère son avis sans le suivre (Chauveau, p. 357).

Charles Guérin a donc lui aussi appris à jouer au dictateur en s'isolant dans sa tour d'ivoire, et la paix uniforme qui règne sur son fief n'est due qu'à la parfaite soumission de ses ouailles. Ce roman laisse donc transparaître une éventuelle dystopie, car Charles sait faire planer la menace de « l'orage [qui] se forme souvent à l'horizon le plus pur ».

Robert Lozé ou le meilleur des mondes

À l'instar de Charles Guérin, Robert Lozé s'inspire de son frère pour se réformer et devenir le maître d'un nouveau monde. Toutefois, si Pierre Guérin (le frère de Charles, sauvé des eaux et de retour d'Europe) était religieux, Jean Lozé est un inventeur de retour des États-Unis où il a fait fortune grâce à un procédé technique de son invention. Pour être digne de

s'associer à son frère, Robert doit donc chercher à l'égaliser en exerçant autrement sa propre profession, le droit, qu'il pratiquait jusqu'alors de façon plus ou moins honnête. Après sa réforme, il peut se mesurer à son frère, l'Américain, et c'est ensemble qu'ils fondent une nouvelle ville, où Robert se marie et accède au pouvoir.

La ressemblance entre Robert Lozé et Jean Rivard a déjà été soulignée par Jean-Charles Falardeau, qui voit en eux l'incarnation complémentaire du même mythe américain (Falardeau, p. 975-976). On retrouve également ici la même description d'une société totalitaire où les intérêts individuels sont asservis aux désirs de ces bâtisseurs d'empires que sont les frères Lozé. Ceux-ci conservent la religion comme élément de cohésion sociale, véritable « soma¹ », et valorisent une vision du progrès où les travailleurs sont des êtres parfaits parce qu'incapables d'initiative.

Bouchette retire ainsi toute humanité à l'individu dans ce monde où la vérité est unie et inaltérable :

Mais qu'importe le temps à la vérité qui est éternelle [...]. Ainsi, dans ce paisible hameau, un souffle créateur avait passé. Sur la hauteur s'est dressée l'usine qui bientôt déverse dans la plaine un flot inépuisable de richesses. La foule est accourue pour les recueillir [...]. Et cette foule toujours grossissante, toujours plus affairée, est un puissant maelstrum [sic] qui engouffre toutes les subsistances de la contrée (p. 165-166).

Jean-François Chassay analyse d'ailleurs bien les forces en présence dans ce monde utopique qui croule bientôt sous les richesses que procure la vie à l'américaine :

En situant le développement industriel hors de Montréal, Bouchette fait d'une pierre deux coups : il situe le nécessaire progrès dans la nature [...] et l'encercle en même temps. Il évite [...] qu'il soit contaminé par la modernité de la ville [...]. L'Histoire est immobilisée, la société canadienne-française isolée, mais c'est dans ce contexte étonnant qu'elle s'empare du progrès (p. 49-50).

Robert Lozé remplit donc lui aussi un rôle messianique. Si l'apport direct de la civilisation américaine lui permet de faire de sa création un univers prospère, la cohésion religieuse protège ce pseudo-paradis matérialiste contre la véritable menace qui minerait son pouvoir : l'individualisme.

Pour la patrie ou la construction d'un Big Brother

En 1945, le bon docteur et député Joseph Lamirande milite activement contre le projet d'union législative entre les provinces du Canada, projet défendu entre autres par des francs-maçons, véritables suppôts de Satan. Lamirande et son parti rigoureusement catholique opposent à ce projet une politique indépendantiste. Le débat intense qui se dessine entre les divers clans trouve sa conclusion uniquement après qu'un député protestant s'est converti au catholicisme et a voté pour l'indépendance. Quelque temps plus tard, Lamirande se retire dans un monastère français où il devient une véritable figure mythique inspirant la foi des Québécois.

Ce roman représente la version la plus délirante, mais aussi la plus achevée de l'utopie. Véritable œuvre d'anticipation par sa vision futuriste (on y trouve entre autres le téléx et la guerre bactériologique), mais aussi récit fantastique, *Pour la patrie* met

en scène des personnages fascinants. Lamirande est un vrai saint, mais ses qualités inhumaines en font presque un monstre réactionnaire. En effet, il s'oppose à la *Libre Pensée*, un périodique athée, et sa propre existence ascétique entraîne le malheur des femmes qui l'entourent. En effet, sa fille meurt, car il préfère sa cause à la santé de celle-ci, et la femme qui l'aime sera malheureuse.

Plus troublant encore, son départ après le succès politique des siens le transforme en figure tutélaire qui « inspire » (George Orwell dirait « glace d'effroi ») toute une population. Il n'est d'ailleurs plus question par la suite des menaces de libres penseurs, peut-être parce que le réseau des religieux couvre l'ensemble du territoire national et que, c'est bien connu, l'œil de Dieu est partout, plus vigilant encore qu'une caméra.

Qui plus est, Tardivel structure son intrigue autour d'une méfiance à l'égard de l'étranger et du progrès, similaire à celle qui fait qu'Orwell présente l'ennemi (dans son célèbre roman 1984) sous le nom de Goldstein, un Juif. Les dictateurs machiavéliques du romancier anglais entretiennent également, à l'instar du narrateur de Tardivel, une propagande concernant les prétendus conflits perpétuels qui mineraient les pays entourant le leur :

Ouvriers des ténèbres ! Oui, car c'est dans cette maison obscure que se réunit le conseil central de la Ligue du Progrès de la province de Québec. Cette ligue n'est rien d'autre que la franc-maçonnerie organisée en vue des luttes politiques [...]. Les grands bouleversements sociaux dont la France fut le théâtre au commencement du vingtième siècle ont jeté sur nos rives un nombre considérable de nos cousins d'outre-mer [...] la France mondaine, sceptique, railleuse,

impie et athée, la France des boulevards, des théâtres, des cabarets, des clubs et des loges, la France ennemie déclarée de Dieu et de son Église a aussi fait irruption au Canada (p. 37).

Bien sûr, cette lecture dystopique déforme probablement l'intention manifeste de l'auteur, mais derrière l'utopie euphorique se cache un mépris pour les gens qui occupent l'espace réel. Si, dans les exemples précédents, les héros demeureraient près des leurs une fois leur mission accomplie, Lamirande fuit plutôt le territoire qu'il a contribué à délimiter.

Ces lectures à travers le prisme de l'utopie soulignent ici la différence entre des romans québécois et leurs homologues étrangers, essentiellement anglo-saxons, à savoir qu'on ne trouve au Québec que des œuvres se lisant au premier degré, soit comme des eutopies. Par contre, l'intérêt actuel de la lecture de ces textes réside dans la recherche de ce caractère carnavalesque, ironique, qui permet de démasquer un potentiel dystopique susceptible de transformer ces œuvres en critique (consciente ou non) d'une société sclérosée. Or, ce faisant, ces mêmes œuvres dénoncent aussi le futur faussement idyllique qu'elles semblent proposer. En fait, tout est affaire de point de vue. Les romans que nous avons étudiés adoptent tous la perspective du dirigeant éventuel d'un nouveau paradis, royaume dont l'avènement demeure hypothétique, tandis que l'on sait que les véritables dystopies présentent toutes la vision d'un personnage « ordinaire » aux prises avec une société répressive si bien établie qu'elle en brime la moindre liberté.



Colloque en enseignement secondaire : un succès inespéré

On ne peut passer sous silence la tenue du 1^{er} colloque en enseignement secondaire qui s'est tenu à l'Université du Québec à Trois-Rivières les 8, 9 et 10 mars 1996. Ce colloque a été entièrement organisé par les étudiants et étudiantes du module d'enseignement secondaire et le département des sciences de l'éducation de l'UQTR et a connu un vif succès tant par l'efficacité de son organisation que par la participation des étudiants de la majorité des universités québécoises qui se sont impliqués à fond dans les ateliers et les conférences. Il est à souhaiter que cette manifestation soit récurrente tant elle répondait à un besoin des étudiants qui, outre le perfectionnement académique, se sont montrés intéressés par les ateliers traitant des conditions d'exercice de la profession, des possibilités de carrière et ainsi de suite.

Chapeau au comité organisateur.

Notes

1. Le « soma » est la drogue administrée aux habitants du *Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley et qui inhibe tout désir de contestation sociale.

Références

- Bouchard, Guy, « Eutopie, dystopie, para-utopie et péri-utopie », *l'Utopie aujourd'hui*, Montréal et Sherbrooke, Les Presses de l'université de Montréal et Les Presses de l'Université de Sherbrooke, 1985.
- Bouchette, Errol, *Robert Lozé*, Montréal, A.-P. Pigeon, 1903.
- Chassay, Jean-François, *L'ambiguïté américaine. Le roman québécois face aux États-Unis*, Montréal, XYZ Éditeur, 1995.
- Chauveau, P.-J.-O., *Charles Guérin*, Montréal, Guérin, 1973.
- Falardeau, Jean-Charles, « Robert Lozé », *roman de Robert-Errol Bouchette, DOLQ*, tome II, Montréal, Fides, 1980.
- Guérin-Lajoie, Antoine, *Jean Rivard, le défricheur suivi de Jean Rivard, économiste*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1993.
- Major, Robert, *Jean Rivard ou l'art de réussir*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1991, p. 251.
- Tardivel, Jules-Paul, *Pour la patrie*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1989.